



Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs

SIXIEME ANNEE
31 JANVIER 1951

TINTIN

5

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS



**IL NE FAUT PAS TOUJOURS
ATTENDRE LES SAGES !**

(Voir pp. 12 et 13.)

REDING



Je n'ose pas...

DERNIEREMENT, je me trouvais en ville avec un jeune garçon qui devait se procurer un livre classique. M'arrêtant devant la vitrine d'une librairie, je lui dis :

— Entre ici et va voir s'ils ont ton bouquin. Je l'attends.

Mais mon jeune ami ne bougea point.

— Eh bien ! lui dis-je, que fais-tu là ? Allons, dépêche-toi !

Alors, il m'avoua d'un air penaud :

— Je n'ose pas entrer seul dans ce magasin. Viens avec moi.

Vous pensez si je l'ai poussé un peu rudement dans la librairie : c'était trop bête ! Le même garçon, d'ailleurs, m'avait dit, un jour que nous entrions dans une salle de spectacle :

— Assieds-toi, tout le monde nous regarde !

Et sitôt montés dans un tramway, c'était lui encore qui n'osait plus répondre à mes questions parce qu'on aurait pu l'entendre !

Triste chose que la timidité, et dont il convient de se débarrasser au plus vite. Au fond, elle révèle un manque de simplicité et un certain orgueil. Le timide craint de n'être pas à la hauteur de l'idée qu'il se fait de soi. Il refuse de s'accepter tel qu'il est.

Que faire pour se débarrasser de ce défaut paralysant ? C'est bien simple : s'efforcer de dire « oui » chaque fois que la nécessité de parler ou d'agir se manifeste.

Ne nous montrons pas ostensiblement, mais sachons supporter qu'on nous voie et même qu'on nous regarde. Sachons répondre simplement aux questions qu'on nous pose, et, lorsque c'est nécessaire, poser nous-même une question.

Si nous nous montrons toujours simples et naturels, il n'y a guère de danger que l'on pense du mal de nous. Et quand bien même cela serait : que nous importe ! La devise du timide devrait être : « Je fais de mon mieux ; tant pis pour le résultat ! »

A Paris, un « Club des Timides » a été fondé, paraît-il. On aurait même couronné un Roi des Timides qui dut paraître en public et prononcer des discours ! Voilà une bonne façon de s'affranchir, n'est-il pas vrai ? Qu'en pensez-vous ?



Tintin



MON COURRIER

Dumont Franz, Roux. — Comment on se sert de la grille ? Pose-la sur le message, coin coupé en haut et à gauche : tu auras le commencement de la phrase. Puis tourne la grille, coin coupé en haut et à droite. Et ainsi de suite. Tu liras ainsi le message en quatre fois.

De Conluc Jean-Pierre, Uccle. — Tu m'avais envoyé des coquillages et je tenais à t'en récompenser. Ainsi tout est bien. Amitiés.

Weber Henri, La Calamine. — J'ai noté les titres des différentes histoires que tu aimerais voir passer dans « Tintin ». J'espère avoir la possibilité de te donner satisfaction. Amicalement à toi.

Bourgeois Philippe, Mouscron. — Merci pour la bonne lettre et ta généreuse obole. Je vois que tu es un lecteur fidèle et fervent. A toi.

Bourgeois Pierre, Mouscron. — Bravo pour les résultats que tu as obtenus à l'école. Reçois mes amitiés, ainsi que ton petit frère Luc.

Vanden Steene Simonne, Anderlecht. — Je comprends ta déception, mais prends patience : bientôt tu retrouveras ce que tu attends. A toi.

Devroede Ghislain, Comines. — Désire échanger des timbres de tous pays contre des timbres de Belgique, Congo belge, France, Grèce, Italie, etc.

Michel Jean, Rebecq. — Pour le moment, les matinales « Tintin » de Radio-Luxembourg sont suspendues. Attendre l'annonce de la reprise. Amitiés.

Meeus Dominique. — Merci pour ta chanson : elle était très jolie.

Cinéphile 57. — Comme tu me l'écrits toi-même, ta question est « bête ». Qu'as-tu besoin de connaître l'âge, la taille et l'adresse d'une vedette de cinéma ? Tu as mieux à faire, mon ami. Ne le penses-tu pas ?

Destrycker Jean, Uccle. — Tu dois répondre à nos enquêtes de « Vous avez la parole » lorsque nous posons la question et non pas lorsque nous publions les réponses. Alors, il est trop tard. Compris ? A bientôt.

Barbier Michel, Tisset. — Félicitations pour ton long message chiffré. Il n'est pas nécessaire que tu sépares les mots ni que tu appliques la ponctuation. Amicalement à toi.

Brubère Bernadette et Françoise, Bruxelles. — Votre petite lettre était charmante. Gardez-vous seulement d'écrire « Bonne-à-patte » pour Bonaparte ! S'il l'apprenait, le général ne serait pas content. Amicalement.

De Jaeger A., Woluwe. — Sans doute ma réponse arrive-t-elle trop tard ? En principe, tu trouveras de la documentation aux Agences de Voyages, aux Ambassades ou chez le libraire. Essaye pour voir. A toi.

Famille Marwick, Familienreuz. — Les amitiés à cette belle famille qui lit « Tintin » avec tant d'enthousiasme.

Mabieu Brigitte, Bruxelles. — Oui, l'histoire du « Stratonef H. 22 » va paraître en album. Mais il faut attendre. Tu seras prévenue. Amitiés.

TINTIN : le journal de tous les

jeunes de 7 à 17 ans.

Administration, rédaction et publicité :

Rue du Lombard, 24, Bruxelles.

C.C.P. n° 1909.16

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc — Rédacteur en chef : André-D. Feszer — Imprimeur : Van Cotenbergh, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles. — Tous droits réservés pour tous pays. — Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



**AMIS DE TINTIN
MEMBRES DU CLUB**

tous au

CIRQUE ROYAL

le jeudi 22 février

(détails dans notre prochain numéro)

Les aventures de BOUBOULE et NOÏRAUD

DÉSILLUSIONI

Alors, c'est entendu, Bouboule ? Nous déblayons la neige du sentier qui conduit à la villa... Le propriétaire sera enchanté et il nous fera certainement un petit cadeau !

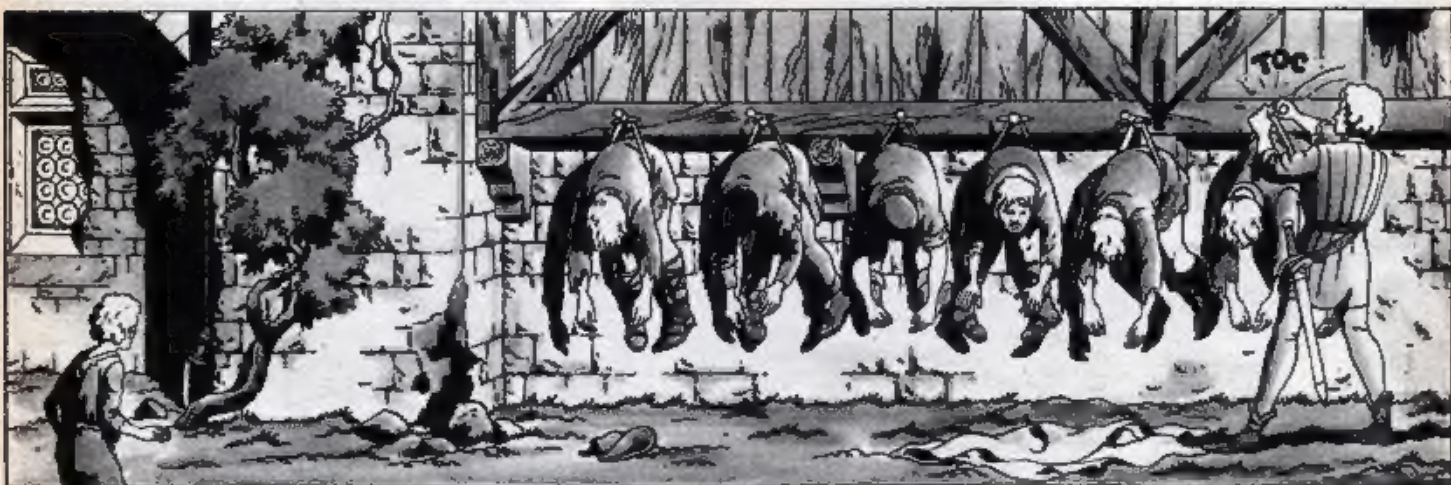


LE SPLENDIDE ALBUM "LES EXTRAORDINAIRES AVENTURES DE CORENTIN" EST EN VENTE !... — 59 FRANCS.

Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Des voleurs ont réussi à s'introduire dans le château de Messire Conrad. Mais, grâce à sa force herculéenne, le chevalier a tôt fait de les mettre hors de combat...



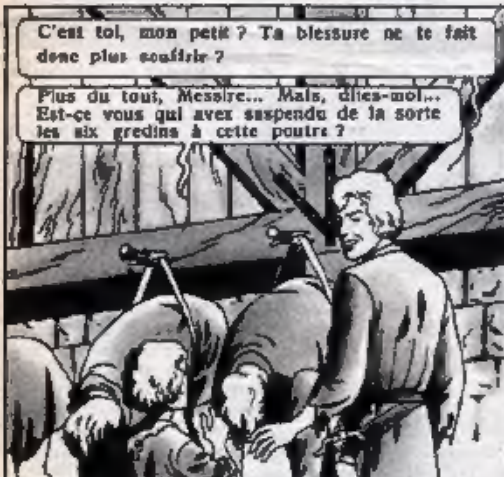
C'est toi, mon petit ? Ta blessure ne te fait donc plus souffrir ?

Plus du tout, Messire... Mais, dites-moi... Est-ce vous qui avez suspendu de la sorte les six gredins à cette poutre ?

Bien sûr !... Ça t'étonne tellement ?... Mais puisque tu vas mieux, peut-être pourrais-tu te rendre à Anvers, chercher le bailli. Pendant ce temps, je tiendrai ces misérables à l'œil... Et au fait, comment t'appelles-tu ?

Renaud, Messire...

Sur la route d'Anvers qu'éclaire la lune, le petit Renaud marche d'un bon pas.



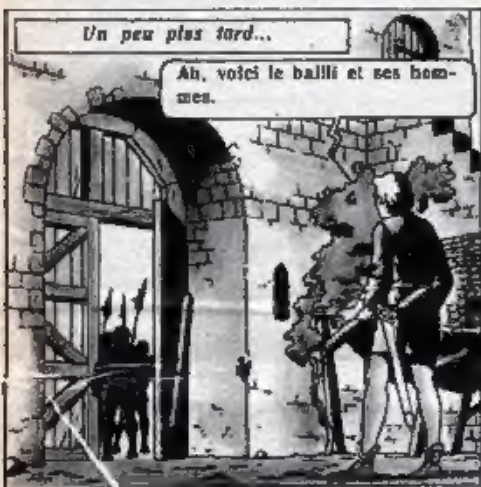
Un peu plus tard...

Ah, voici le bailli et ses hommes.

Allez-y! ligotez-moi cette valtellle!... Est-ce vrai, Messire Conrad, que vous êtes venu à bout de ces mécréants sans l'aide de personne ?

En effet, bailli... Mais la tâche n'était guère difficile !

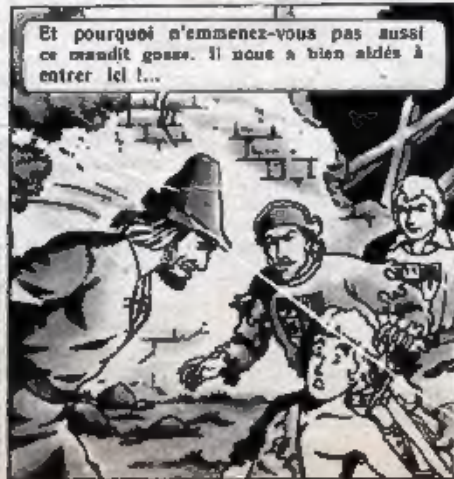
Messire, les prisonniers sont prêts.



En route, maintenant ! La prison de la ville vous attend !

Et pourquoi n'emmenez-vous pas aussi ce maudit gosse. Il nous a bien aidés à entrer ici !...

Dit-il vrai, Conrad ?



Les pur-sang



CETTE bête magnifique au port altier, aux yeux de feu, sous la robe lustrée de laquelle se dessine l'entrelacs des veines, c'est un pur-sang. Il a, de la race parfaite à laquelle il appartient et qui doit plusieurs de ses qualités aux coursiers arabes, le corps allongé où l'on chercherait en vain une once de graisse, les jambes grêles, la musculature harmonieuse et souple, l'arrière-train légèrement relevé.

Il est né, voici cinq ans, dans un haras de province. Son père et sa mère avaient été tous deux, du temps où ils foulaient les pistes des champs de courses, des champions invincibles qui faisaient hurler d'enthousiasme la foule massée dans les tribunes. C'est pourquoi, depuis ses premiers instants de vie, il est, lui-même, l'objet de soins particuliers.

Aujourd'hui, il se trouve à l'apogée de sa puissance et de sa gloire. Il a connu l'enivrement des victoires, l'adulation des masses. Il a récolté sur plusieurs hippodromes du monde les trophées les plus enviés. Pourtant, dès l'année prochaine, son déclin commencera. Lentement, mais sûrement, il descendra la pente. Ses muscles perdront de leur souplesse, son cœur se fatiguera plus vite; il devra, bon gré, mal gré, céder la place à de jeunes rivaux. A six ans, un pur-sang se trouve déjà au seuil de la vieillesse. Sans doute, certains d'entre eux continueront-ils à courir jusqu'à dix ou douze ans; hélas! de déchéance en déchéance, ils finiront par ne plus être que l'ombre d'eux-mêmes.

Mais revenons au temps où notre champion n'était encore qu'un poulain malhabile folâtrant dans les prés.

OU L'ON ACHÈTE DES ESPOIRS !

Des semaines, puis des mois passent. Notre nouveau-né s'est étoffé; il a pris de l'aplomb et du muscle. « C'est le moment de le vendre ! » pense son éleveur. Le petit cheval est mis aux enchères comme « yearling ». Son lot le fait tourner en rond devant plusieurs mes-sieurs qui l'examinent gravement, le détaillent, hésitent, hochent la tête, puis, finalement, se décident tout de même. C'est qu'on court bien des risques en achetant un « yearling » ! Le poulain a beau être né de parents champions, rien ne dit qu'il confirmera les espoirs qu'on fonde sur ses origines. Autant acheter un chat dans un sac !

Et voilà notre petit cheval qui prend le chemin de sa nouvelle écurie. Il a un nom maintenant; à lui de l'illustrer.

UNE ENTREE DANS LE MONDE !

A l'âge de dix-huit mois, le poulain se rend compte que la vie n'est pas uniquement une partie de plaisir. Il lui faut commencer à travailler, à s'entraîner sérieusement pour acquérir la vitesse et l'endurance qui feront de lui un crack. Les galops d'essai succèdent aux galops d'essai. Il apprend à répondre aux sollicitations des lads ou des jockeys de l'écurie qui le montent. L'entraîneur examine sa foulée, chronomètre son temps, étudie ses réactions... S'il est rapide et s'il manque de fond, il sera réservé aux épreuves sur courte distance. Si, au contraire, il témoigne d'une résistance sérieuse, il se spécialisera dès l'année prochaine comme « stayer ».

Enfin, le grand jour arrive ! Notre poulain a deux ans accom-plis. Pour la première fois de

sa vie, il va participer à une course publique. Quelques minutes avant que ne sonne le boute-seile, son lad le fait tourner dans le paddock sous les regards critiques des spectateurs. Mais notre petit cheval, dont on a, pour la circonstance, tressé la crinière et brossé soigneusement la croupe de manière à y dessiner un damier, se soucie peu de coquetterie. Il paraît inquiet, nerveux. Il ne comprend pas pourquoi, brusquement, tant de gens se sont rassemblés autour de lui. Une sonnerie étouffée... Voici les jockeys aux casques multicolores. Eux aussi paraissent soucieux. Dame ! monter un deux ans qui débute n'est pas une tâche de tout repos !

IL FAUT BIEN QUE JEUNESSE SE PASSE !

Donner le départ d'une course à laquelle participent des concurrents de quatre ou cinq ans demande, généralement, moins d'une minute. Il faut parfois près d'un quart d'heure pour faire partir, tant bien que mal, un lot de deux ans. Les poulains nerveux se cabrent, tournent le dos au starter, désorientent leurs cavaliers, s'élançant trop tôt ou trop tard, bref, organisent inconsciemment une véritable pagaye. Il faut avoir un coup d'œil sûr et des réflexes particulièrement rapides pour mettre à profit l'instant où se débrouille — miraculeusement — cet échec-vau de crinières, de croupes et de casques.

Heureusement, il n'y a que le premier pas qui coûte ! Lorsqu'ils auront participé à une demi-douzaine de courses, les jeunes chevaux se seront assagis et répondront sans hésiter aux ordres de leurs jockeys.

De victoires en victoires, notre poulain atteindra trois ans.

Il prendra ses quartiers d'hiver en décembre et réparera au début de l'année suivante. Ceux qui ne l'auront plus vu dans l'entretemps le trouveront grand et fortifié. Et le cycle recommencera : entraînement, courses, victoires, repos, entraînement, triomphes...

De temps à autre, comme un nabab, il se déplacera en camion-automobile avec tout son entourage pour aller ravir à l'étranger un trophée de choix. Et il aura le droit de manifester des préférences. Si parmi les cavaliers qui l'ont monté, un seul a pu lui plaire, il le montrera à sa manière, en refusant de « s'employer » sous une autre monte. Car, ne vous y trompez pas ! les pur-sang sont très sensibles et capables d'un profond attachement pour leurs jockeys.

VIEILLESSE...

Notre crack n'a pas à redouter l'avenir ! Il mourra en paix. Sa réputation, son palmarès brillant lui vaudront de finir ses jours dans un haras où il pourra brouter sereinement l'herbe du souvenir en engendrant des poulains et des pouliches qui rivaliseront de gloire. Mais hélas, pour un « Gladiateur », un « Bel-fonds », un « Beaumont » ou un « Prince Rose » que d'obscurité, de sans-grades !... Les honnêtes pur-sang que la nature a moins favorisés connaîtront une fin souvent pénible. Si leurs propriétaires ne les contraignent pas à courir jusqu'à leur dernier souffle, s'ils ne sont pas abattus à la suite d'un accident ou d'une maladie, ils seront vendus comme chevaux de selle dans les manèges ou parfois même comme haridelles de flâcres...

Stimulés par les « hue co-cotte ! » de leur cocher, ces vieux serviteurs se rappelleront peut-être avec mélancolie le temps où, les naseaux en feu, dans un don généreux de toutes leurs forces, ils bondissaient vers la victoire sous les applaudissements du public.



Les PECHEURS de PERLES



Le capitaine de vaisseau hollandais Van Jesselton a tendu un piège à Manrico, le gouverneur de l'île de Ceylan, et à Pérez, son ami. Heureusement, Otara et ses indigènes arrivent à temps pour délivrer les deux Portugais...

(Dessins de Caprioli.)



Ces hommes que vous traitez de « sauvages » auraient pu vous massacrer. Ils ne l'ont point fait, car nous leur avons enseigné la générosité ! Mais je considère votre acte de violence comme un acte de guerre !

Sur l'ordre du gouverneur, les indigènes regagnent les embarcations. Mais avant de quitter le port hollandais...



Il faudra nous éloigner vite, Pérez ! Ils sont capables de nous tirer dans le dos !



Aussitôt que les deux Portugais ont pris place dans les jonques, les légères embarcations fuient à toute voile vers la côte. La lune, glissant entre deux nuages, éclaire soudain la mer...



Ah, vous ne voulez rien entendre, Portugais du diable ! Eh bien, vous allez voir de quel bois nous chauffons !



Te voilà, ivrogne ! Où étais-tu ? Je t'avais dit de te tenir prêt !

Oui, commandant !



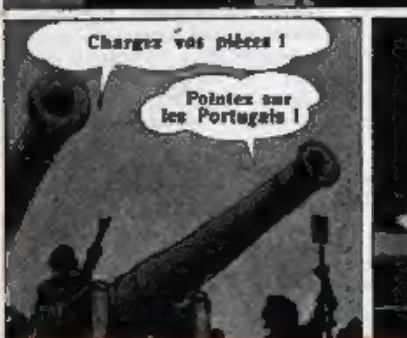
Nous étions en train de veiller...



Tais-toi, hypocrite, et secoue tes hommes ! Envoyez-moi tous ces maudits sauvages par le fond !

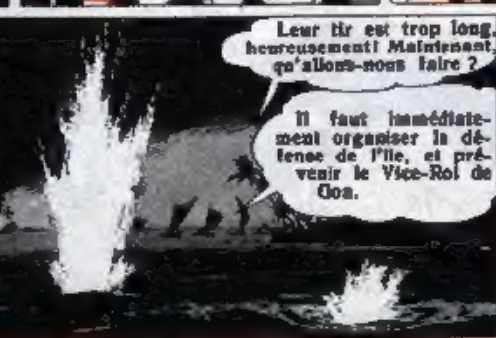
Par le fond ! Hourrah ! Holà, une bordée !...

Canoniers, à vos postes !



Chargez vos pièces !

Pointez sur les Portugais !



Leur tir est trop long, heureusement ! Maintenant, qu'allons-nous faire ?

Il faut immédiatement organiser la défense de l'île, et prévenir le Vice-Roi de Goa.



Senor, vous êtes prié de porter ce message au Vice-Roi de Goa. Il s'agit d'une mission urgente. Il faut vous mettre en route dès demain.

Oh ! Oh !...

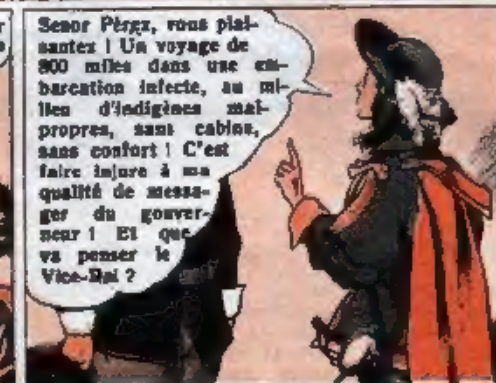
A peine débarqués à la base de la pêche de la perle, Pérez et Manrico se mettent en route d'un message, afin d'informer le Vice-Roi de la situation. Leur tâche se révèle ardue.



Vous me permettez, j'imagine, de gagner Colombo pour m'y embarquer sur un navire convenable ?

Non, Senor : vous partirez dans une des jonques de Malabar.

Oh ! Oh !



Senor Pérez, vous pleurant ! Un voyage de 800 milles dans une embarcation infecte, au milieu d'indigènes malpropres, sans cabine, sans confort ! C'est faire injure à ma qualité de messager du gouverneur ! Et que va penser le Vice-Roi ?

VERAGUA EST UN JEUNE NOBLE AMBITIEUX ET PAT VENU A CEYLAN DANS L'ESPOIR DE S'ENRICHIR, ET D'Y TROUVER LA GLOIRE SANS TROP PAYER DE SA PERSONNE ! IL EST PERSUADE QUE SON NOM ILLUSTRE DOIT LUI ASSURER PARTOUT LES HONNEURS ET LE RESPECT.

Si vous avez la barbe et les cheveux trop longs en arrivant, vous trouverez chez le Vice-Roi de quoi vous rafraîchir !... Vous partirez demain à l'aube : c'est un ordre !



Eh bien, Senor Pérez... Mais je n'oublierai pas que vous avez disposé ainsi de ma personne...

(A suivre.)

Jeu de prochain : LA MISSION DE VERAGUA...



ROMAN INEDIT DE
FRANCIS DIDELOT

Les Aventures de DZIDZIRI

ILLUSTRATIONS
D'ALB. WEINBERG



Le jeune Dzidziri s'est introduit comme passager clandestin à bord du « Normandie des Aïres », qui effectue son premier vol...

VIVANTS!

VERTIGE. Tourbillon. Gouffire. Abîme. Aucun mot n'eût été capable de définir la sensation de cette chute : le « Normandie des Aïres » était comme aspiré par le sol à une vitesse désordonnée. Et virant sur lui-même, comme une feuille morte, l'énorme appareil n'était plus qu'un jouet lancé en une vrille terrifiante vers la terre.

Cependant Dzidziri, bien calé contre son fauteuil, les pieds crispés sur le siège antérieur, les mains rivées sur le dossier, imaginait toutes les manœuvres qu'il eût exécutées... s'il s'était trouvé assis sur sa gouttière du huitième étage.

Des lampes s'étaient allumées. Les voix des hôtes retentirent, très calmes :

— Vérifiez les parachutes.

Sophie de Manowaska réussit à se couler jusqu'au garçon. Il vit près de lui le beau visage intelligent de la jeune fille; elle le palpa, agrafa la boucle.

Mais Dzidziri songeait à peine à la remercier : car il observait les gestes de M. Hage-Davricourt; l'inventeur, s'étant péniblement mis debout, avait

sièges jusqu'au moment où les parachutes s'ouvraient. Il y eut une sorte de grincement, des bruits métalliques... Mais rien ne bougea. Hage-Davricourt marmotta :

— La trappe est coincée...

Coincée! Mais avait-on seulement le loisir de réfléchir? Tout se succédait tellement vite. Dzidziri, lui, n'éprouvait pas la moindre angoisse. Il regardait par le hublot. L'avion avait traversé les couches supérieures. Sorti des nuages orangeux, il filait comme une flèche vers la terre.

Dzidziri se tourna. Sophie de Manowaska s'était installée sur le siège voisin : elle ressentait une compassion profonde pour le gamin venu ainsi partager leur destin; elle aurait voulu lui dire les mots qu'il fallait. Et voici que lui exprimait :

— C'est rien chouette!...

Il y eut une secousse, une autre. Et Dzidziri d'apprécier :

— Un aa, Yves Larraud! Il est capable de nous tirer de là.

Alors Sophie conçut que le petit passager clandestin ne se leurrerait pas sur leur sort, bien qu'il ne montrât aucune frayeur. Tandis qu'on voyait des traits bouleversés à certains des ingénieurs assis dans la cabine, Dzidziri demeurait goulailleur, enchané même... La voix du haut-parleur ordonna :

L'ombre était là, tapie près d'un débris de l'avion.

le silence. Un silence sans bornes.

Cela dura, dura...

— Je suis mort... mort sûrement... et ce n'est pas désagréable... Non, pas désagréable du tout... On est bien, comme si l'on était couché... Quand même, quelle tête, il va faire l'oncle Amable Saupranaud... Bah! ça lui fera quelque chose à raconter aux copains de la garde républicaine. Et la tante Gabrielle... Oh! celle-là... Et si je n'étais pas mort?...

Dzidziri ouvrit les yeux. Il y avait un poids en travers de lui. Il soufflait. Il tâta, sentit un pied qui l'écrasait, l'écarta; la jambe n'opposa aucune résistance. Alors il vit le jour : une lumière assez faible. Une déchirure s'ouvrait devant lui. Il se traîna, réussit à se faufiler.

Dehors. Libre. Vivant!

— Vivant, ben, mon petit Dzi, tu peux te vanter d'avoir une sacrée chance... Et...

Il dévaga les abords : cette végétation drue, ces hautes herbes, ces rochers rouges aux formes extraordinaires...

— En plein cœur de l'Afrique, mon gars. Ben, tu as toutes les veines. Et les autres?

Toujours soûloquant, Dzidziri s'approcha de l'appareil : ou plutôt de ce qu'il en restait : ce n'était que débris informes,

Le garçon restait placide, sans effroi devant ces morts. L'accident, il l'avait vu venir : durant cette descente prodigieuse, il en avait envisagé les conséquences, dont la première était sa propre mort. Il était vivant, lui : pourquoi se lamenter?...

— Mais Sophie?... Où est-elle?... Mon petit Dzi, tu oublies ta bienfaitrice... Parole, est-ce que ça ne serait pas sa chaussure, ça?... et dans la chaussure, son pied?... et au bout de son pied, sa jambe... et son corps tout entier... et Sophie elle-même!...

Joyeux, il dégagait la jeune fille, la tira vers lui. La nuit venait. Il commençait de voir mal. Sophie gémit un peu. Elle portait une éraflure au front; il l'étancha avec son mouchoir — sale, bien entendu! Elle ouvrit les yeux faiblement. Dzidziri se mit à danser :

— Elle est vivante... elle aussi...

— Yves... murmura-t-elle.

Elle avait raison. Yves Larraud, le pilote, son Dieu : celui-là aussi, il l'oubliait. Il chercha, s'écroula les mains, cogna dans les tôles, se hissa dans les débris du poste de pilotage. Et il le découvrit également. Alors cela lui donna une sorte de fébrilité. Il voulait tous les retrouver vivants. Hélas! en dehors du chef pilote et de la jeune fille, il ne devait arracher aux débris que l'inventeur Hage-Davricourt : et très gravement blessé, lui. Sophie avait remis la main sur la boîte à pansements du bord; elle avait soigné Yves; elle s'inclina auprès de l'inventeur, qui répétait :

— On ne devait pas... on ne devait pas... Nous avons été trahis...

Trahis? Dzidziri, debout au milieu de la brousse, dévastée par l'avion dans sa chute, eut un haussement d'épaules plein de commisération :

— Ces inventeurs, ça déraille toujours...

Il regardait la terre incon nue, que la nuit, tombée maintenant, rendait hostile. Comment allaient-ils sortir de là?... Quels périls les menaçaient?... Ce fut alors qu'il crut apercevoir une ombre à ras du sol. Cela bougeait. Cela rampait. Un homme? une bête?... Il entendait, à quelques pas, Yves et Sophie qui soignaient Hage-Davricourt. A lui, Dzidziri, ne convenait-il pas de les protéger? Puisqu'il s'était imposé à bord, il devait payer son passage. Il avança dans la direction de l'ombre.

Oui, elle était là, tapie près d'un débris de l'avion. Il la voyait bouger, frémir, comme si elle allait bondir sur lui. Et soudain... soudain... l'immense voix du lion éclata sur la brousse. Le rugissement s'épandit, s'éternisa, frappant de terreur le pays et les rescapés du « Normandie des Aïres ».

Jeudi prochain :

LA OBE...



saisi une mallette, en extrayait fiévreusement quelques papiers...

La chute... La chute... Et soudain, tombant d'un haut-parleur niché dans un angle, la voix du chef de bord, à peine déformée :

— Que chacun se cramponne. Je vais catapultier...

C'était une des nouveautés sensationnelles de l'appareil : en cas de perdition, un système permettait de libérer les passagers qui tombaient avec leurs

— Tout le monde sur l'arrière...

Ils se levèrent comme ils purent, s'accrochèrent aux sièges, se hissèrent vers la queue de l'avion. Ici, l'on entendait l'immense tumulte extérieur. Le tourbillon s'accélérait, devenait frénétique...

Puis ce fut gigantesque. Un éclatement. Un tonnerre. Des gerbes d'étincelles montant immensément dans le ciel que touchait le crépuscule. Des débris jaillissant, retombant. Et

une espèce de magma de poutrelles métalliques, de toile déchiquetée. La brousse en était parsemée. On distinguait, très loin, la trainée arrachée aux arbres épineux par un des moteurs projeté avec la violence d'une fronde. Et des corps, hélas...

— Ben, on a dégusté, faut le reconnaître. Celui-là, il n'aura plus de mots avec sa concierge... Et celui-ci, m'est avis qu'il ne dépensera plus rien pour son tailleur...

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET
DESSINS DE

Hassan et Kaddour, que le hasard a mis au courant d'un complot tramé contre Bonaparte, ont été emprisonnés. Mais ils parviennent à s'échapper...

JACQUES
LAUDY

Kaddour, épouvanté, se penche... et constate avec soulagement que son compagnon a tout simplement sauté sur une charrette de foin.



Qu'est-ce que tu attends ?



Kaddour, plus mort que vif, s'exécute.



... tombe sur le foin.



... et se laisse glisser en plein dans un tonneau d'eau.



Tu n'es pas fou ? C'est bien le moment de s'amuser ! Quelqu'un vient !

Hein ? Quoi ?
Tu dis ?



Un personnage visiblement aviné arrive en titubant...

Ah ça ira, ça ira !...
Tatalala !



Vite, enfançons-nous là-dedans.

Bon



Allons, Cocotte, recule : que je décharge ce foin.



L'arrière de la charrette étant engagé dans l'écurie, l'homme retousse ses manches et...



Ouille !



Voyons, aurais-je trop bu, par hasard ? Re commençons...



OUILLE !...

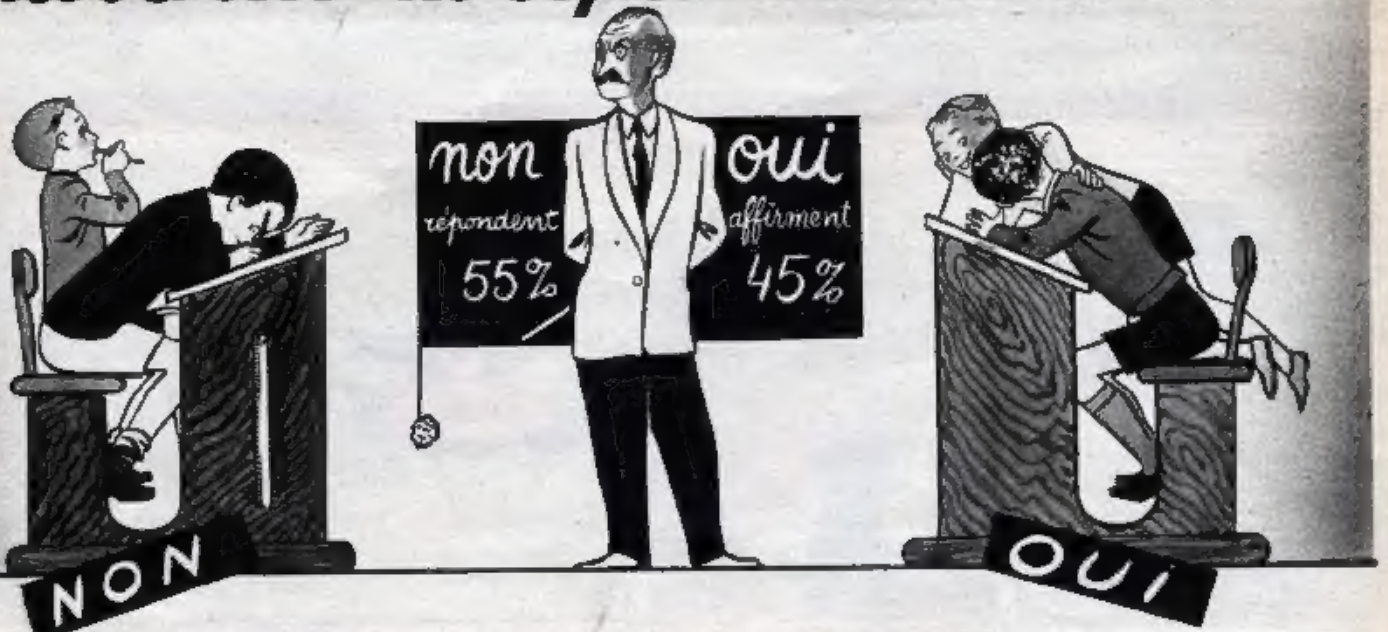


Mon foin est ensorcelé !
Au secours !...



(A suivre.)

Laisserais-tu copier aux examens?



JE NE LAISSERAIS PAS COPIER

● 1. Parce que c'est commettre une déloyauté; 2. Parce que le règlement le défend; 3. Parce que ce serait injuste envers les autres élèves; 4. Parce que le copieur n'en sait pas plus après l'examen qu'avant; 5. Parce que la tricherie me répugne. (Michèle van Moobrouck, Bruxelles : un abonnement de six mois à « Tintin ».)



● Je ne laisserais pas copier mon ami parce que plutôt que de m'attirer son amitié par un acte répréhensible, je dois m'attirer son estime par ma loyauté. (J.M. Jacobs, 14 ans, Godinne : un abonnement de trois mois.)



● Ce serait commettre une incorrection envers les autres élèves qui seraient lésés parce que j'aurais permis à ma compagne d'obtenir une place qu'elle ne méritait pas. (Anne-Marie Verriest, Courtrai : un coffret de papier à lettre « Tintin ».)



● Je tromperais la confiance du professeur. Il vaut mieux que mon camarade ait un résultat moyen, mais honnête. Cependant, loin de moi une pensée égoïste car, en d'autres occasions, il faut toujours s'entraider. (Maurice Szykman, Bruxelles : un beau livre.)



● Si j'étais dans le cas de mon amie, j'aimerais mieux être la dernière sans tricher que d'être la première en trichant. (Danielle Closset, 11 ans, Berchem-Anvers : un beau livre.)



● Ce ne serait pas juste : le professeur et ses parents croiraient qu'il a fait un bon examen. Mais, après les concours, j'expliquerais volontiers à mon camarade les matières qu'il ignorait. (Adrien Schellekens, 12 ans, Ter-

LA question n'était pas aussi catégorique. J'avais exposé le cas de conscience suivant : « Au cours d'un examen écrit, tandis que tu réponds avec facilité aux questions posées, tu t'aperçois que ton camarade est en difficulté. Lui laisseras-tu jeter un regard sur ta composition ? » J'avoue que les réponses de mes lecteurs m'ont un peu étonné. Je croyais que la presque totalité allait me dire : « Non, sous aucun prétexte, je ne laisserais copier. Cela nous est expressément défendu. La loi est dure, mais c'est la loi. »

Or, pas du tout. Presque la moitié de mes correspondants m'affirment que, tenant compte de certaines circonstances, ils laisseraient jeter un coup d'œil sur leur composition !

Dois-je les en blâmer ? En principe, oui, parce qu'on ne peut admettre qu'il soit porté atteinte à une loi, d'ailleurs parfaitement équitable. Mais je rends grâce à leur bon cœur, à leur sens de la camaraderie (même mal comprise), à leur goût de l'amitié. Et je les absous pour cette fois.

Voici, d'ailleurs, les meilleures réponses des uns et des autres.

monde : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)



● Il aurait dû étudier comme nous tous. Je ne vois pas la joie qu'il aurait de recevoir un prix immérité, surtout que notre maître a toute confiance en nous. (Serge Billiet, Vielsalm : un jeu.)



● Non, on ne peut pas tricher, car si l'on triche à l'école on trichera également dans la vie, plus tard. Et puis, c'est très mal, car on vole les points d'un autre. (Luc Van Horen, 8 ans, Schaerbeek : un agenda « Tintin ».)

JE LAISSERAIS COPIER

● Si ce camarade est un paresseux qui n'étudie que rarement ses leçons, je cacherais ma composition. Mais si c'est un garçon qui fait tout son possible et qui, malgré ses efforts, aurait un défaut de mémoire, je dois avouer que je serais pris de pitié pour lui. (Roger R., Ramet-ivoz : un ballon de football.)

(Jeannette F., Uccle : un livre.)



● Bien que le danger soit grand, je laisserais jeter un regard sur ma composition. Je me suis trouvée déjà dans une situation difficile et, grâce à une aide minime, j'ai pu vaincre un « pépin » et retrouver le fil de mes idées. (Louisa L., Verlainne : un beau livre.)



● Si c'était un camarade qui se donne de la peine, je le laisserais faire. Si, au contraire, cet élève était paresseux, je ne lui expliquerais la question difficile qu'après le concours. (André B., Theux : une boîte de papier à lettre « Tintin ».)



● J'estime qu'il est toujours chic d'aider un camarade en difficulté. Je le laisserais regarder ma copie, d'autant plus qu'il est fort possible qu'il ait étudié, mais qu'une quelconque défaillance soit survenue. (Jean N., Bruxelles : un jeu.)



● Pour avoir permis une fois à un copain de copier, nous avons eu tous les deux un beau zéro et un affront pénible. Pourtant, je crois bien que je recommencerais. Je ne puis voir un type dans l'embarras. (Pierre V., Schaerbeek : un agenda « Tintin ».)



En outre, quinze autres concurrents, dont les réponses ont été primées, ont reçu un agenda « Tintin ».





Qu'est-ce que ce fameux TIMBRE TINTIN ?

Plusieurs producteurs de denrées alimentaires et de produits de consommation courante, parmi les plus importants de Belgique, ont décidé, en plein accord avec nous, d'émettre dorénavant sur leurs produits le TIMBRE TINTIN.

Cette jolie vignette, dont vous voyez le modèle ci-dessus, figure sur l'emballage de ces produits, et a une valeur de 1/2, un ou plusieurs points.

Ce TIMBRE TINTIN permettra aux collectionneurs d'obtenir des primes attrayantes, spécialement conçues pour les amis de TINTIN. Cinquante points vous suffisent pour obtenir les premiers articles ! (Voir la liste au bas de cette page.)

Dès à présent, les produits suivants vous offrent les TIMBRES TINTIN :

Les Toffées et les bonbons VICTORIA;

Les Chocolats VICTORIA;

Les Biscuits VICTORIA;

Le Savon TINTIN de PALMAFINA;

La Margarine INA de PALMAFINA.

Et prochainement, tous les produits MATERNE... et d'autres produits encore !



Découpez les timbres TINTIN et collectionnez-les ; grâce à eux, vous pourrez obtenir :

1. 5 séries de 40 vignettes en couleurs « LE ROMAN DE RENARD », par série 50 points (voir remarque ci-dessous)
2. Carnets de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de HERGE : Carnet « A » 50 points
3. Idem. Carnet « B » 50 points
4. Deux séries de 5 cartes postales en couleurs, dessinées par HERGE 70 points
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE 80 points
6. Coquet fanlon TINTIN, double face, 3 couleurs 100 points
7. Joli compendium de papier à lettre TINTIN 150 points
8. Portefeuille TINTIN, avec décoration TINTIN et MILOU 200 points
9. Abonnement spécial au journal TINTIN (10 numéros) 450 points
10. Puzzle TINTIN, scènes originales dessinées par HERGE 500 points

* Les objets portant ce signe sont en fabrication et seront disponibles sous peu.

REMARQUES

1. — Plusieurs lecteurs nous ont fait observer que, dans leur région, tel ou tel produit ne portait pas encore le TIMBRE TINTIN. Patience ! On ne peut servir en une seule fois les milliers de détaillants de Belgique, et il faudra encore plusieurs jours avant que les TIMBRES TINTIN se trouvent partout.

2. — Les albums « Le Roman du Renard », édition de luxe, à illustrer au moyen des vignettes, peut être obtenu au Bureau du journal.

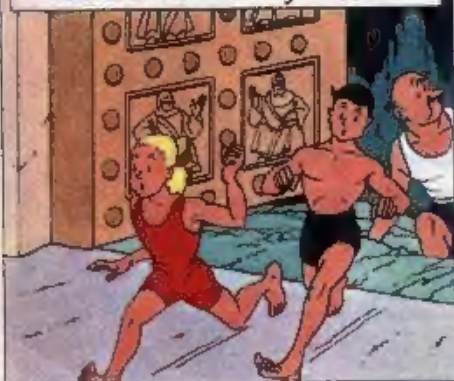
N.B. — Cet album est illustré de 196 vignettes, et non de 199 comme annoncé.

LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEEN

M. Lambique a rejoint Bob et Bobette à l'intérieur de la grotte de Mocano. Soudain, une vague gigantesque s'élève d'une nappe d'eau toute brèche, tandis qu'un sourd grondement se fait entendre...

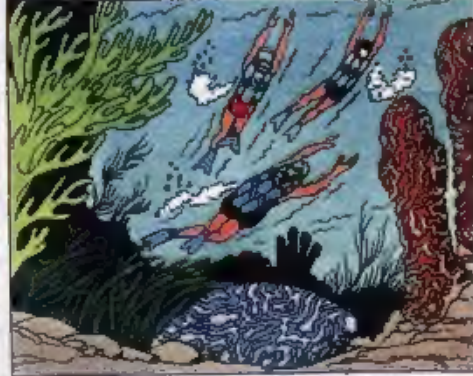
Cet étrange phénomène a rempli d'effroi nos amis, qui se précipitent en courant hors de la grotte...



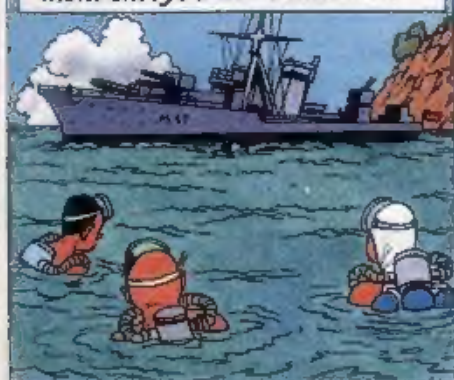
Mais Monsieur Lambique ne perd pas son sang-froid. Avant de quitter les lieux, il referme soigneusement la porte de bronze.



L'instant d'après, tous trois ont récupéré leurs appareils respiratoires qu'ils avaient abandonnés dans le tunnel, et ils regagnent en hâte la surface de la mer.



Ils émergent non loin du navire de guerre. Un canot est immédiatement envoyé à leur rencontre.



N'avez-vous pas aperçu le Plongeur Masqué et les trois bandits ?

Si. Nous les avons vu sortir de l'eau l'un après l'autre et gagner la rive. Puis ils se sont enfuis dans la direction de Mocano.



Vite, conduisez-nous à terre! Toute les routes de la presqu'île sont étroitement gardées; ils n'ont pu aller bien loin!



Un peu plus tard, Monsieur Lambique organise, avec les hommes de la garde princière, une grande battue dans les rues désertes de la ville.



Hourrah! Je les tiens!... Je ne suis pas armé, mais à Dieu vat!...



Hum... Excusez-nous, lieutenant, mais...

Il n'y a pas de malin qui tienne! Allons, approchez, bande de canailles! Prenez vous sur-le-champ, ou je vous réduis en chair et paille.



...et ce sans autre arme que mes poings nus!... Ah! ah! Vous tremblez, mes agneaux! Vous avez la frousse!... Il suffit d'un quillard résolu comme moi, pour vous faire entendre raison! Couards!...



C'est que... euh... cet homme, là-bas, derrière nous... nous frôlons depuis un bon moment... Sous la menace de sa mitraillette!...



?

Ciel! Que vois-je?... Le Plongeur Masqué... DENASQUÉ!



(A suivre.)

LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX

Le Sphinx d'Or

Après avoir vainement recherché le Sphinx d'Or qui s'est enfui, Sénoris et Alix se décident à quitter Ejsoud. Mais à peine la colonne s'est-elle mise en marche, qu'une violente explosion jette la panique parmi les Egyptiens.

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES MARTIN

Que se passe-t-il ?

Holà ! Il n'y a plus aucun danger... C'est la dernière réserve de poudre d'Ejsoud qui vient de sauter. Allez, reformez les rangs et en route !

C'est vrai, Alix, j'ai oublié de te prévenir : j'avais chargé quelques-uns de mes hommes de rester en arrière et de mettre le feu au temple d'Amon après notre départ.

Quel bel but ?

Je ne voulais pas que subsistât le moindre vestige de cette invention diabolique et je craignais qu'une réserve de poudre ne se trouvât encore cachée à l'intérieur du temple. Je ne m'étais pas trompé comme tu vois !

Mais que me disais-tu à propos du Sphinx d'Or ? Il s'appelle en réalité Arbacès ? Un romain ?

Où Le Grec Arbacès était le meilleur agent de Pompée, consul romain et ennemi de César.

Pompée avait sans doute chargé Arbacès de venir fabriquer ici de la poudre explosive, en grande quantité. Il est probable qu'il comptait la transporter à Rome en secret une fois en possession de cette arme terrible. C'est un peu pour lui de se débarrasser de César et de conquérir le monde ! Mais la production de poudre en tant que Arbacès s'est vite rendu compte qu'il pouvait en tirer pour lui-même. C'est alors qu'il s'est fait passer pour un mystérieux pharaon, une sorte de demi-dieu, espérant régner sur l'Egypte et l'Europe. Cependant, Pompée avait envoyé ici un autre de ses espions pour surveiller le Grec.

Hé ! Qu'est-ce que ?

Oh ! C'est ce garnement d'Enak qui veut jouer !

Plus vite ! Victoire ! Nous les dépassons !

Ah bah ! C'est de son âge ! Mais nous voici au Nil bientôt nous attendrons Alexandre et Ejsoud ne sera plus qu'un mauvais souvenir ! C'est ainsi que sera content de vous revoir.

Nous sommes aussi impatientes de le retrouver.

La colonne vient d'atteindre les rives du fleuve. Déjà derrière elle, la trace des pas s'efface sur le sable fin. Plus rien ne subsiste de l'orgueilleuse cité du Masque d'Or qu'un gigantesque brasier qui achève de se consumer au milieu d'une vallée désertique et désolée. Dans le chaos des



terrasses effondrées et des chaoux quelques flammes s'élèvent encore et viennent lécher la pyramide centrale, cette haute tour de pierre qui durant tant d'années, fut le siège d'une puissance redoutable et mystérieuse. Ainsi s'achevait le sinistre rêve de domination de l'implacable Sphinx d'Or.



JEUDI PROCHAIN:

L'ILE MAUDITE

IL NE FAUT PAS TOUJOURS

VOICI ce qui était arrivé.

Le treizième jour du mois des Cerisiers, les petits Fa-Tio-San et Ma-Tio-Nui avaient gravi la Vallée des Cascades, pour y chercher un chevreau noir qui s'était échappé de leur troupeau. Le volcan grondait certes depuis le début de la pleine lune, mais personne n'aurait pu prévoir la terrible éruption qui allait se déclencher le lendemain.

La nuit tombait quand les enfants trouvèrent l'animal perdu, tout en haut de la vallée, non loin de l'ourlet dénudé qui fait le tour de la montagne. A mesure que l'obscurité tombait, on distinguait mieux la gerbe de feu qui montait du cratère, avec un fracas assourdissant. Fa-Tio-San — six ans — et Ma-Tio-Nui — cinq ans — avaient bien peur. Mais ils étaient si fatigués qu'ils résolurent d'attendre l'aube à mi-côte, sur l'escarpement qui, à cet endroit, se détache du massif principal.

Affolés, Fa, Ma et le chevreau s'étaient élançés vers la ligne de chemin de fer, qui traversait la vallée par cinq énormes enjambées de métal. Sous l'une de ces arches, l'éperon finissait court. Hélas, il était trop tard ! Les deux fleuves de lave s'étaient déjà rejoints au-delà...

Pour atteindre l'autre pente, celle où se trouvaient les villages, les enfants auraient dû franchir une bande de lave en fusion, bande large de cinq ou six pas : mais cela suffisait.

Les villageois aperçurent plus tard le petit groupe en détresse : alors l'autre vallée, qui coupe en croix la première, était devenue un torrent de flamme et de fumée. Le feu de la terre se déversait de part et d'autre dans les deux lacs qui flanquent la montagne ; il n'y avait aucun danger pour les lieux habités. Mais il était impossible de sauver Fa et Ma, qu'on voyait à la distance d'un millier de pas, courant avec désespoir autour de leur refuge. Avant peu, ils

— Tais-toi, Go-Lo-Mien, me dit durement un soldat de police. Comment ne rougis-tu pas de donner ton opinion, à ton âge ? Un apprenti chaudronnier prétendrait-il en savoir plus que des vieillards ?

— Ne voyez-vous pas que la lave approche ? m'écriai-je encore. Les hommes sages ne seront pas encore à mi-chemin de la ville que déjà les enfants de mon voisin seront engloutis par le feu. Au lieu d'attendre passivement, il faut essayer d'atteindre coûte que coûte la sœur et le frère.

— Tu vois bien que le chemin est coupé.

— S'il l'est, il l'est aussi pour les Sages. S'il ne l'est pas, il ne l'est pas pour nous. A-t-on pensé à la ligne du chemin de fer ?

Deux de mes camarades — on les appelait Ato-le-brun et Ato-le-roux — me donnèrent raison et me proposèrent de tenter à trois l'aventure.

Selon l'usage, nous allâmes d'abord réclamer la bénédiction du père ; mais il avait perdu courage.

— Mes enfants vont mourir ! gémissait-il. Mes petits enfants sont presque morts !

— Bénis ceux-ci, au lieu de pleurnicher, dit la mère. Que le Ciel soit en aide aux trois jeunes gens valeureux qui s'efforcent de sauver Fa et Ma !

★

Sitôt bénis dans les règles, nous courûmes au hameau de l'Est, où débouchait le tunnel et où s'amorçait le talus puissant qui menait au viaduc.

Tout de suite, nous nous vîmes au milieu des fumées. A notre droite, le niveau de la lave arrivait au tiers de la hauteur ; à gauche, il était notablement plus bas. Nous nous étions munis d'un solide panier, de cordes et d'un crochet. Ato-le-roux, qui avait pris les devants sur la voie, revint en courant. De la main, il se protégeait le visage contre les vapeurs brûlantes.

— Mauvaise nouvelle, dit-il en haletant. La lave a emprunté une et peut-être deux des piles. Sur une distance de trois cents pas au moins, les rails pendent quasi dans le vide.

— Alors nous ferons le grand tour, par l'autre extrémité de la ligne, dit Ato-le-brun.

— Folie ! dis-je. Il nous faudrait au moins quatre heures de marche. Les enfants seraient morts bien avant.

Mes deux amis s'arrêtèrent :

— On ne peut faire plus que ce qui est possible raisonnablement.

Dans ma pensée parut le visage de la mère des petits, tel qu'il était quand elle s'était écriée : « Que le Ciel soit en aide à ceux-ci ! »

— Allons voir de plus près, décidai-je.

Et j'entraînai les deux Ato sur le viaduc.

Cette fois, nous étions suspendus au-dessus de la vallée, où ruisselaient d'innombrables filets de feu, qui incen-



Accroupis dans un buisson, le chevreau allongé sur leurs genoux, le frère et la sœur s'endormirent bientôt. Quelques heures plus tard, ils se réveillèrent en sursaut : le tonnerre volcanique avait cessé ; à la place on entendait comme un large ruissellement, mêlé de craquements redoutables. Et il y avait une grande lueur dans le ciel, du côté du nord et de l'est.

Au matin, les pauvres petits comprirent que la montagne avait commencé à cracher le feu.

Sur toute la largeur du bourrelet, une marée livide et fumante débordait dans la vallée. Deux bras aux multiples ramifications s'enfonçaient de part et d'autre de l'escarpement, brûlant les bois et les haies, dévorant les pâtures, qui s'alumaient d'un coup, carré par carré, avec une précision de feu d'artifice.

seraient rejoints par de nouveaux courants de lave !

★

Le père et la mère des infortunés se prosternaient à l'entrée du village, sur la terrasse des invocations, implorant l'âme des ancêtres et jurant de faire pénitence pour leurs péchés si le volcan épargnait par miracle leurs derniers-nés. Autour des parents, la foule s'agitait confusément.

J'entendis dire qu'on attendait la venue des Sages, qu'on les avait fait quérir au chef-lieu, pour avoir leur avis sur ce qu'il fallait faire. Cela me mit en colère.

Je criai que le temps pressait, et que si personne ne trouvait moyen de porter secours aux enfants ce serait la honte éternelle de la contrée.

ATTENDRE LES SAGES

CHRONIQUE
D'UN
PILIER
D'ENFER

diaient un à un les champs de fèves, les petits bols, les barrières de bambous, dans une atmosphère d'enfer. On se serait cru au cœur d'un océan aux vagues noires, dont les crêtes se couronnaient d'éclairs, tandis qu'une prodigieuse puanteur montait, un goût de cuivre ou de poudre. A présent, le village apparaissait à droite. Nous voyions les habitants groupés sur les terrasses. Et devant nous.

— Halte ! fit Ato-le-roux. Nous ne pouvons aller plus loin, Go-Lo-Mien.

★

En effet, le pilier suivant s'était effondré, rongé par la lave. Des deux arches, il ne restait qu'une double torsade de fer, rompue par endroit, et à travers laquelle le vide s'ouvrait à chaque pas. Derrière le deuxième pilier, encore intact, les enfants...

Je sentis dans ma poitrine une force qui montait, et je dis à mes amis :

— Je veux passer quand même.

C'était d'une audace folle. Mais dès que j'eus ainsi déclaré ma volonté, les deux autres s'y rallièrent sans hésiter.

Je leur expliquai comment il fallait avancer de traversée en traversée, en

s'assurant chaque fois de la solidité de l'assemblage.

— Ne regardez pas au-dessous. Tâchez de me suivre strictement, d'imiter mon moindre mouvement. Nous sommes bénis par le père.

Je portais le panier attaché à mes épaules; Ato-le-brun portait la corde et le crochet, Ato-le-roux ne portait rien, car il était le plus jeune : telle est la loi du Bushido. Nous nous engageâmes donc à vingt pieds au-dessus du terrible torrent de lave. Par chance, les fils téléphoniques s'étaient tordus en faisceau à hauteur de notre main gauche, ce qui nous fournissait un bon appui, sauf aux environs des poteaux.

Le trajet fut relativement facile jusqu'à la première pile, réduite à quelques tronçons portés au rouge. Nos ferrailles bougeaient affreusement, nous étions balancés comme des pierres sur une fronde. Et nous risquions sans cesse d'avoir les doigts broyés dans les jointures qui s'ouvraient et se fermaient comme des pinces gigantesques.

Il y eut un espace sans traverses; mais une partie du tablier de tôle adhérait au rail de gauche; je m'y glissai en rampant — le ventre tenaillé par l'image de cet abîme enflammé au bord duquel je me trouvais...

Un peu plus loin, je tournai la tête pour la première fois. O stupeur ! mes camarades suivaient, rien ne leur était arrivé ! Ato-le-roux rampa même mieux que je n'avais fait.

— Eh bien, tout va très bien, me dirent-ils d'une même voix.

Ils souriaient, ma parole !

Et moi, je répétais — car cela nous donnait je ne sais quelle prise sur les choses et sur la vie :

— Nous sommes bénis.

★

Ensuite, la voie remontait vers le deuxième pilier. Fut-ce très long ? Une heure, deux heures, aurais-je cru : et pourtant le soleil devant nous sur la colline n'eut même pas le temps de passer derrière un arbre.

Le deuxième pilier commençait à se dissoudre par le bas.

— Les enfants ! Voilà les enfants !

Ato-le-brun venait d'apercevoir Fa et Ma presque au-dessous de nous, blottis dans la partie de l'éperon qui s'inclinait vers le piler.

Ils n'avaient pas lâché le chevreau. A deux cents pas vers le haut, un nouveau courant de lave descendait lentement, sur toute la largeur de la vallée.

Nous nous couchâmes sur les traverses, de part et d'autre, et commençâmes le sauvetage. Le panier fut descendu au bout d'une corde. Malgré nos protestations, Fa-Tio-San y mit d'abord l'animal. Puis, vint la petite fille, parfaitement calme et les yeux encore pleins de défi.

— Bien sûr ! je ne rentrerais pas à la maison sans ce chevreau que nous avons dû aller chercher presque au haut de la montagne.

Pendant que je tirais Ma-Tio-Nui, m'aidant du crochet que j'avais passé dans sa ceinture, les deux Ato partirent avec Fa, qui pleurait maintenant.

Ma aussi avait peur, et il était légèrement blessé au pied. Je l'attachai dans le panier, sur mon dos. Et je me lançai à mon tour sur l'effroyable pente.

Si pendant que nous allions et revenions, une des deux autres piles avait cédé, que fut-il advenu de nous cinq ? Tout se passa bien, par bonheur. Je ne me rappelle même pas avoir eu des difficultés spéciales à la place où les traverses manquaient : et cette fois, j'étais lourdement chargé.

★

Nous arrivâmes sains et saufs à la partie intacte du viaduc. Alors un hurlement s'éleva :

— Mon chevreau ! Ils n'ont pas emporté mon chevreau !

La petite fille se mit à nous bourrer de coups de poings. Nous ne rions pas, tant nous étions fatigués.

— Laisse-nous tranquille, ma fille. Ou bien nous te reportons où nous t'avons prise.

— Le voilà, ton chevreau, dit soudain Ato-le-brun.

Ma foi, c'était vrai ! Le petit animal nous avait suivis, et je ne sais comment il avait franchi derrière nous l'amas de ferraille tordue.

Au début du talus, tout le village nous attendait.

— Cela ne valait-il pas mieux que d'attendre les Sages ? demandai-je au soldat de police.

Pour toute réponse, il me fit le salut militaire.

Les paysans avaient sorti de leurs poches de petits drapeaux de papier, et les agitaient silencieusement.

La mère de Ma et de Fa serrait ses enfants dans ses bras. Le père vint à nous.

Il s'inclina très bas devant Ato-le-brun, devant Ato-le-roux, devant moi.

— Merci à toi, Go-Lo-Mien, dit-il, qui a sauvé du feu nos derniers-nés.

Je le saluai de même :

— N'avais-je pas ta bénédiction ?



Le Fils du Maître de Poste

De André Gauthier

Jean Lubin et ses amis recherchent à Paris le maître de poste Pierre Lubin qui a été enlevé. Jean Lubin croit être sur la piste des ravisseurs.

MAINTENANT QU'IL SAIT QUE LE COMTE DE ROCHEFORT EST MÊLÉ À L'ENLEVEMENT DE SON PÈRE, JEAN LUBIN CHERCHE PAR QUEL MOYEN IL POURRAIT APPRENDRE OÙ EST LE PRISONNIER.

C'EST CE ROCHEFORT QUI A FAIT MOURIR MON PÈRE, GÉLIER, À LA BASTILLE, PARCEQU'IL AVAIT APPRIS PAR HASARD UN SECRÈT QU'IL DEVAIT IGNORER. DISEZ-LEZ DE MOI !!

MERCI, GÉLIER, MAIS POUR L'INSTANT QUE POURRAIS-TU FAIRE ?

SUCCESSEIVEMENT, LES QUATRE AMIS ET GÉLIER ONT SURVEILLÉ LA DEMEURE DU COMTE DE ROCHEFORT.



IL FAUT NOUS EMPARER DE ROCHEFORT.



ET L'OBLIGER À PARLER !

GÉLIER, QUI A ENTENDU LA CONVERSATION, VIENT OFFRIRE DES SERVICES.



AVEC DE LA PATIENCE !



IL SORT PRESQUE CHAQUE SOIR, UNE HEURE ENVIRON, AVANT MINUIT !

EMBUSQUONS-NOUS ET SAISISSEONS-NOUS DE LUI !

POIS-ILS TIENNENT UN CONSEIL DE GUERRE, OÙ CHACUN FAIT PART DE SES REMARQUES.



IL N'EST PAS SEUL ! QUE FAIRE ?

LAISSONS LA FEMME ET SAUTONS SUR ROCHEFORT !



APRÈS PLUSIEURS EMBUSCADES SANS RÉSULTAT, LES COMPAGNONS VOIENT UN SOIR LE COMTE QUITTER SON HÔTEL... MAIS UNE FEMME L'ACCOMPAGNE.



QU'EN FAISONS-NOUS ?

IL Y A LA "MULE BLANCHE", UN PETIT CAVEAU... JE COURS DEVANT VOUS.

L'OPÉRATION EST FAITE SANS DROIT ET AVEC PLEIN SUCCÈS... ROCHEFORT EST BAILLONNÉ, MISSE SUR LE CHEVAL DE GRANDESSE, L'ARME, JEAN ET LOUIS LE SURVEILLANT PISTOLET AU POING.



JE NE DISCUTE PAS AVEC DES BANDITS !

DITES-MOI SEULEMENT OÙ IL EST ?

NOUS LE GARDERONS ICI JUSQU'À CE QU'IL PARLE !

L'INTERROGATOIRE DU COMTE NE SATISFAIT PAS LES AMIS...



MAIS LA DAME QUI ACCOMPAGNAIT LE COMTE EST PUISSANTE AUPRÈS DU CARDINAL. ELLE RACONTE L'AGRESSION.



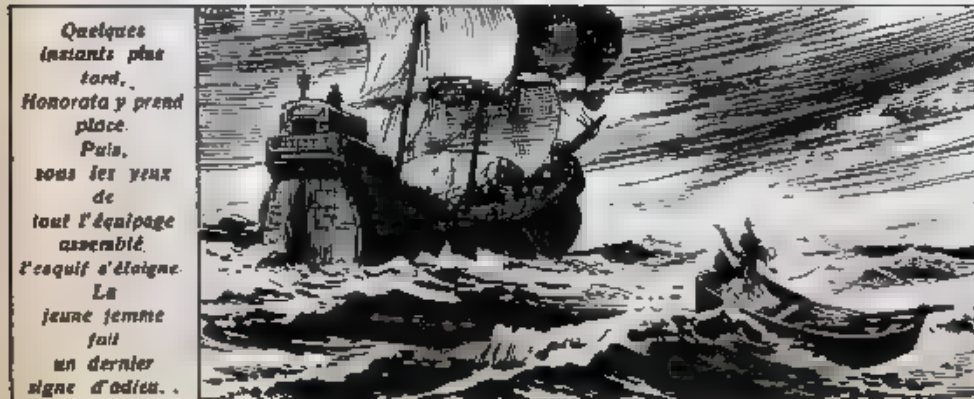
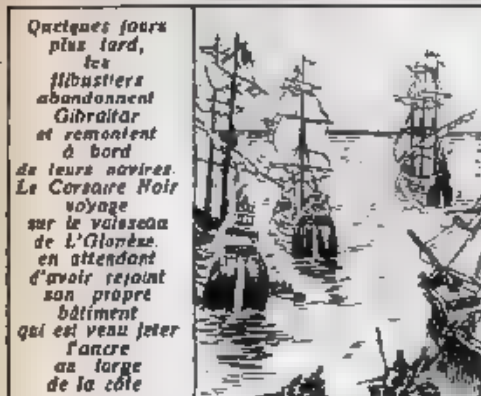
ILS M'EN PAIERONT CHER !

SOMME D'INDÉCISABLE D'AMIS LES CONJURÉS À LEUR RETOUR À L'AUBERGE.

Celui que vous cherchez est à la Bastille et vous le retrouverez à l'issue.

À LA BASTILLE, NON PLUS, JEAN, CE NE SERA PAS FACILE DE LE RETROUVER.

LES GARDES DUCARNAUX SURGissent À LA "MULE BLANCHE". HEUREUSEMENT EN L'ABSENCE DE NOS AMIS, ILS DÉLIVRENT LE COMTE, QUI, EN MANIÈRE DE DÉRISION, LAISSE UNE INSCRIPTION SUR LE MUR.





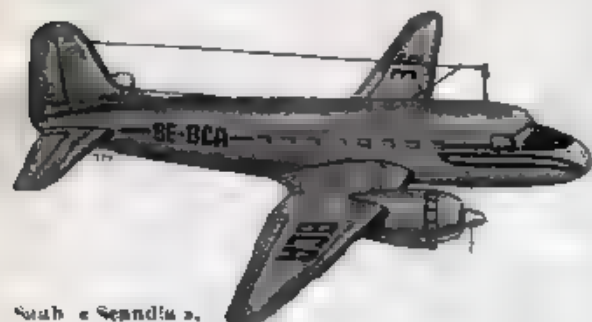
LES AILES DE LA SUEDE

L'écrasante et spectaculaire production aéronautique américaine, voire même celles de l'Angleterre, de la Russie, de la France et de l'Italie, nous font parfois oublier que les petites nations construisent, elles aussi, des avions (pas seulement des appareils de marque étrangère, sous licence, comme vous pourriez le penser; mais, aussi des appareils originaux, empreints de leur personnalité!).

CHAQUE jour on voit sortir des appareils tout à fait remarquables des usines suédoises, hollandaises, danoises et suédoises. La Suède, surtout, se distingue par son

l'adjonction de réservoirs d'essence supplémentaires.

C'est à bord de cet avion de tourisme que le comte Carl Gustaf von Rosen effectua, en 1947, son vol Stockholm - Adis-Ababa (soit 4.000 km.) en 36 heures 52 minutes. Pour un appareil de 400 kg. et de 145 chevaux, voilà une jolie performance!



Suab « Scandia ».

LE « B 18 B » DE L'AVIATION ROYALE MILITAIRE

Le bimoteur SVENSKA B 18 B rappelle, lui, les fameux Dorniers allemands de la dernière guerre. C'est l'appareil militaire par excellence propre aux longues missions photographiques, aux attaques en rase-mottes et en piqué, aux opérations en mer. Il est équipé de deux moteurs D.B. à pistons, mais il en existe également des prototypes dotés de moteurs à réactions, qui atteignent des vitesses considérables.



Suab « Safir ».

LE DAKOTA... SUEDOIS !

Le SAAB « SCANDIA » est un bimoteur à hélice, assez semblable au DOUGLAS DC3 (Américain), alias DAKOTA. Ses dimensions sont presque identiques à celles de

Suab « B-18 B ».



l'appareil américain. Mais alors que ce dernier possède deux roues à l'avant, le « SCANDIA » en a trois; de plus, grâce à ses moteurs plus puissants, il supporte une charge supérieure à celle qui est transportée par son cousin d'Outre-Atlantique. Enfin, le confort de sa cabine a été très sérieusement étudié, si bien qu'on peut considérer le « SCANDIA » comme l'un des avions de transport les plus modernes.

STOCKHOLM-ADIS-ABEBA en 36 h. 52' !

Quant au SAAB « SAFIR », il s'inspire du Messerschmitt « FALFON » (Allemagne) de 1934. Sa principale originalité réside dans son long rayon d'action, qui dépasse 1200 km. et peut même être encore sensiblement augmenté, grâce à



Suab « J-21 ».

LES AVENTURES DU PLUS VIEUX CRANE DU MONDE

ON était la veille de Noël. La petite équipe de savants chinois et étrangers avait travaillé d'arrache-pied toute la journée.

Tandis que le soleil s'enfonçait lentement dans un brouillard de plus en plus gris, les chercheurs commencèrent à remiser outils et instruments.

Frottant l'une contre l'autre ses mains glacées, Pierre Teilhard, le savant français, hésita :

— Cette poche fossilifère n'est rien autre qu'une ancienne caverne effondrée, j'en suis sûr. Nous pourrions bien trouver ici l'homme préhistorique « au gîte ». Rentrez à Pékin. Je continue. J'ai des torches et des lampes.

Les visiteurs démentèrent et Teilhard resta seul.

A nous deux maintenant, sourit-il. Les coolies semblaient tristes et fatigués. Il prit la pioche.

Quelques heures plus tard, le savant recueillait entre ses mains tremblantes le squelette d'un homme du Siwanthropo, émergé des profondeurs mystérieuses du sol.

Jamais paléontologue n'avait tenu contre son cœur enfant plus précieux, plus fragile. Teilhard descendit précipitamment la colline et entouré de ses aides chinois qui riaient, tout à la fois du thé chaud et de cet homme promit (faute de mots), il regagna le village où le trophée fut photographié à la lueur de bougies. Alors il monta dans un pouce-pouce et, escorté de ses terroirs, couché couché, entra dans Pékin, pareille en cette nuit de Noël à une énorme marguerite illuminée.

Toute la ville fut bientôt alertée. L'Homme de Pékin avait été découvert. Il avait de 700.000 à 1.000.000 d'années.

Dès le lendemain, les journaux s'emparaient de la nouvelle, les agences de presse envoyaient des télégrammes dans le monde entier. Dès le lendemain aussi, Pierre Teilhard se mettait à l'étude du fossile, tandis que Lucile Swas, sculpteur américain, faisait subir au crâne le plus ancien du monde un traitement de beauté !

— C'était bien un homme, déclara le savant français. Il marchait debout et se servait de ses mains, comme nous. C'était déjà un être pensant. La preuve : ces outils en silex, ces pierres taillées, ces centres, ces os coquilles.

Ce cousin de notre Adam a dû venir d'une province de l'Asie Centrale, ajouta un savant américain.

Mais l'on s'aperçut bientôt que l'Homme de Pékin était une femme et dans le secret du laboratoire le crâne vénérable fut baptisé du nom de Neily.

Les années passèrent sur le monde et sur le crâne le plus vieux de la terre. Puis un jour ce fut la guerre.

L'Homme de Pékin fut empaqueté et remis à une troupe de soldats américains qui devaient l'emporter aux Etats-Unis pour s'y mettre en sécurité. Hélas, les Japonais arrêtèrent les Américains, confisquèrent les bagages... et la fameuse caisse disparut au mois de décembre 41.

Jamais l'Homme de Pékin ne fut retrouvé. Après leur installation en Chine en 1945, les Américains partirent à la recherche du crâne sensationnel. En vain ! Tout espoir de retrouver le Siwanthropo est-il perdu ? Qui sait ? Peut-être le découvrirait-il un jour dans un des jolis jardins de Pékin !

En tout cas, lorsque l'immense Chine sera pacifiée l'espoir restera d'arracher aux entrailles de la terre quelques autres crânes oubliés dans les fissures de Tchou Kou Tien. Pensez : les premiers hommes de la terre !.

Pierrot de WESPIN

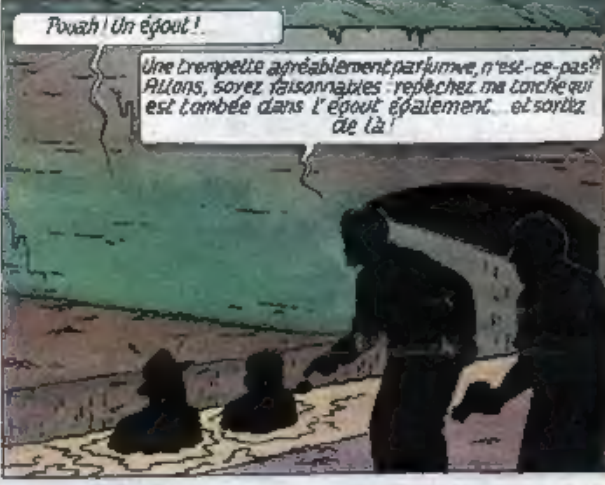
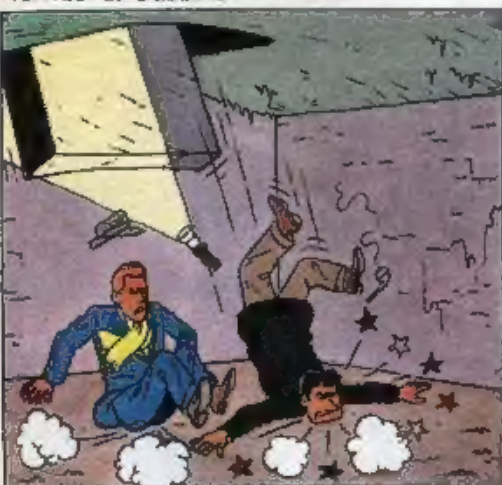


AVIS AUX BRICOLEURS

Quelques moteurs excellents, ayant peu servi, et du matériel divers pour modélistes, sont à céder.

S'adresser à : M. COULON.

Téléphone : 17.47.45. - Bruxelles.



ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallie

Après avoir appris que Callway et sa bande se dirigeaient vers le sud, Teddy Bill envoie un troupeau de chevaux à la rencontre des indésirables...

L'attaque du convoi de Callway a des conséquences... inattendues ! En effet, quelques jours plus tard, le shériff, l'air furieux, arrive à l'hacienda.

Qu'est-ce qui se passe par ici, Bill ?



Hier, au moment où je m'apprêtais à partir en tournée, un groupe d'individus a fait irruption dans ma cour, et a voulu porter plainte contre trois inconnus.



Ils étaient tous de rage; d'après la description qu'ils m'ont faite des responsables de l'accident, j'ai deviné qu'il s'agissait de vous et de vos amis.



C'est exact, shériff !... Mais si vous aidez ces gens-là, je ne vous félicite pas ! Savez-vous ce que Callway et sa bande viennent faire par ici ?...



... Je ne suis pas d'accord avec de telles mesures ! Les Indiens sont ici chez eux... et j'aimerais à empêcher qu'on les chasse !



Vous seriez ça, Bill ? Vous, un ancien de la police montée ?... C'est une révolte contre les ordres du gouvernement !



Peut-être... Je vais me rendre en ville sur-le-champ pour faire admettre mon point de vue à qui de droit !



Si le shériff se mêle de cette histoire, il va y avoir de la casse. Nous n'avons pas de temps à perdre !



Les deux hommes arrivent au village d'Alika...

Vous ! Le patron nous avait passés quelques jours chez vous !



Non ! nous ne serons pas de trop !

Un matin, John Callway et ses hommes, accompagnés du shériff, grimpent vers le village d'Alika.



Prenez garde ! Les Indiens sont très susceptibles !

Attentif aux conseils du shériff, Callway exécute force courbettes devant Alika, avant de lui remettre l'ordre d'expulsion.



Mais quand il lui tend le document, la jeune souveraine le repousse d'un geste, et somme les intrus de se retirer. Les Indiens enlèvent les nouveaux-venus d'un air menaçant...



... Tandis que, dissimulés aux un côté, Tony et Ramon observent ce qui se passe.



C'est le moment ! Allons-y !...

LES FRANÇAIS GRANDISSENT !...



EN 1900, la taille moyenne des soldats français était de 1,65 m. Elle atteint aujourd'hui 1,78 m. Les Français ont donc grandi de 5 cm. en un demi-siècle !

Selon la légende, leurs lointains ancêtres étaient des hommes de haute taille. Mais ce n'est qu'une légende; en fait, il suffit de jeter un coup d'œil sur les armures des chevaliers d'autrefois pour être convaincu du contraire !

Les armures assemblées aux Invalides, à Paris, représentent trois siècles d'histoire. Les plus anciennes datent de Louis XI, les plus récentes, du XVII^e siècle. Or, aujourd'hui, aucun Français de taille moyenne ne pourrait s'introduire dans la plus grande de ces armures.

Henri II se mesurait que 1,67 m., encore que les chroniqueurs de son temps vantaient sa haute taille; Henri III n'avait pas plus de 1,65 m., et Louis XIV, tout « grand » qu'il fût, se fit fabriquer en 1668, une fort belle armure mesurant... 1,59 m.

Seul d'entre les rois de France, François 1^{er} fut un géant. Il avait le buste court, mais de très longues jambes; son armure mesurait 2,12 m. !

IL Y A DES LIVRES QUI PARLENT !

PEUT-ÊTRE d'ailleurs les avez-vous vus — ou plutôt, entendus ? On en trouve dans les grands magasins, un peu avant la Noël. Il s'agit tout simplement de disques, sur lesquels ont été enregistrés des contes pour enfant, lus par un comédien avec toutes les intonations désirables.

Voilà une innovation qui viendra, je gage, fort en aide à grand-papa et à grand-maman. Le jour où ils seront las de toujours conter à leurs petits-enfants l'histoire de la Belle au Bois Dormant, ou du Petit Poucet, il leur suffira de faire tourner un disque... et le petit garçon et la petite fille pourront entendre leur conte préféré autant de fois qu'ils le voudront !



UNE PHOTO SAISSANTE !



EN 1946, l'église St-Martin, d'Alont, fut gravement endommagée par un violent incendie. Un de nos lecteurs nous envoie la photo ci-contre, qu'il est parvenu à prendre au moment précis où le clocher de l'église en flammes s'effondrait. Voilà, sans doute, un document unique !

TINTIN sème à tout vent



UNE IDÉE DE GENIE

FESTIN AÉRIEN

DURAND vend des parapluies. A sa droite et à sa gauche sont installés deux autres marchands de parapluies. Or, en sortant de sa boutique un beau matin, Durand constate que son voisin de droite a collé sur sa vitrine une affiche : « AUJOURD'HUI, 10 % DE BAISSE. »

Puis, tournant par hasard la tête à gauche, Durand aperçoit son autre voisin qui installe au beau milieu de son étalage un grand placard : « REMISE DE 20 % SUR TOUT ACHAT. »

Le pauvre Durand s'arrache les cheveux. Que va-t-il faire ? Vendre avec 30 pour cent de rabais ? Mais c'est la ruine !... Soudain, il a une idée. Il se précipite dans sa boutique, et revient bientôt, chargé d'une énorme pancarte, qu'il suspend au-dessus de sa porte. Et sur laquelle on peut lire : « ENTREE PRINCIPALE » !...



LES voyageurs qui prennent le « Constellation » d'Air-France pour se rendre de New-York à Paris, le vendredi soir, sont diablement bien inspirés ! Figurez-vous qu'on y sert le champagne au-dessus de l'Atlantique, à 6.000 mètres d'altitude. En outre, le dîner est particulièrement soigné ce soir-là, et vins et liqueurs sont distribués à profusion... le tout gratis, évidemment ! Après quoi, les bienheureux passagers peuvent, s'ils le désirent, faire un petit somme... tandis que le lourd appareil poursuit imperturbablement sa route, à une vitesse de quelque 450 km./heure.

Solution des mots croisés N° 4.

Horiz. : 1. Ane. - 2. uers. - 3. argot. - 4. il. - 5. an. - 6. lo. - 7. psi. - 8. ré. - 9. ... - 10. es.
Vertic. : 1. écho. - 2. Uri. palm. - 3. Anglais. - 4. néo; noir. - 5. est; Evère.

MOTS-CROISES

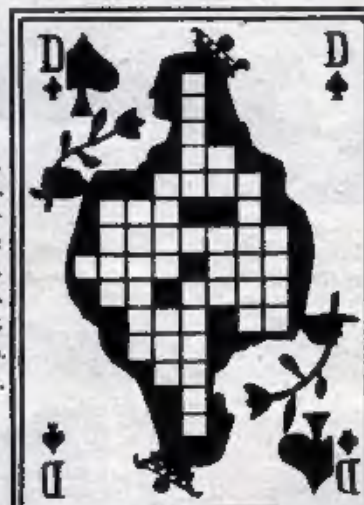
HORIZONTALEMENT

- Note de la gamme.
- Adjectif numéral.
- Perroquet.
- Pigeons sauvages.
- Comarade; Ligne imaginaire autour de laquelle s'effectue la rotation d'un corps sur lui-même.
- En les; Privé de l'usage de la parole.
- Ville du Pérou; Pronom.
- Possessif.
- Petit ruisseau.

VERTICALEMENT

- Sert à attaquer ou à défendre.
- Fruit de la vigne.
- Carte que représente ce dessin; Durillon.
- Couleur de ce dessin; Méchante demeure.
- Pronom; Liquide.
- Roi de Perse.
- Port de France.

1 2 3 4 5 6 7



Coca-Cola vous présente d'étonnantes aventures:

La course au trésor



Un vieux coffre apparaît.



Un coup de pistolet... et le cadenas rouillé cède !



Le coffre ouvert livre son trésor fabuleux !

FIN

LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGAR-P. JACOBS

Mortimer tente un dernier essai, afin d'obtenir d'Abdul, par la persuasion, les révélations désirées. Ce dernier cède et se prépare à parler, lorsque l'arrivée inopinée de Grossgrabenstein interrompit sa confession. Abdul, bouleversé, sort du musée...



Vingt minutes plus tard, arrivant en trombe, une auto de la police stoppe devant le Musée Egyptien...



... Le commissaire Kamal en sort aussitôt, escaladé quatre quatre les marches du perron...



... et se précipite chez le portier.
Le professeur Ahmed ?
Au laboratoire, Monsieur le commissaire...



Cependant, au laboratoire, Ahmed et Mortimer subissent, résignés, les interminables discours du docteur Grossgrabenstein, quand soudain...

Vormidable ! Kolossal !... Des bichoux, des meubles, des statues, des armes, des...



... la porte s'ouvre brusquement.
Bonjour !



Vous, commissaire ! Que se passe-t-il ?
Il se passe que vous allez avoir à chercher un nouvel assistant.



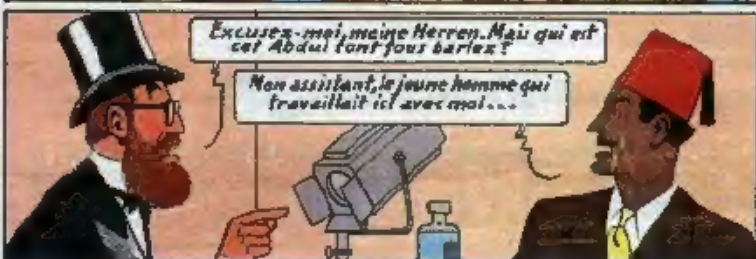
Que voulez-vous dire ?... Vous l'avez arrêté ?...
Il rest enfilé ?... Non, Messieurs... Il s'agit de tout autre chose !...



Ce garçon vient d'être victime d'un accident !... D'un accident grave !... Il a été renversé par une auto alors qu'il traversait Sharia Qasr el Nil... par une "Lincoln" noire, pour être précis !...



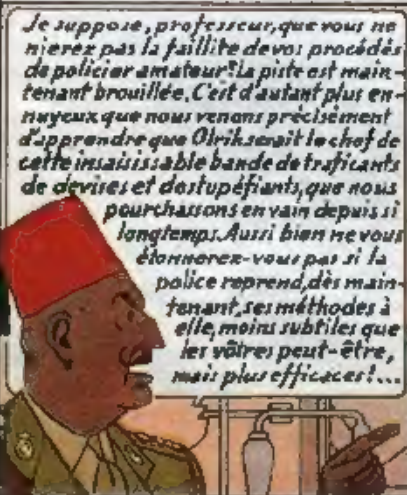
Ya Salam !
Damned !... Et... il est mort ?...
Bien entendu... De sorte que ce malheureux serait encore en vie si vous m'aviez laissé faire !...



Excusez-moi, maître Herren. Mais qui est cet Abdul dont vous parlez ?
Mon assistant, le jeune homme qui travaillait ici avec moi...



Ach oui ! Parfaitement... Un nichet d'afénir... Ça lui avait même dédicacé mon livre, je crois... Quel malheur ! Mourir si cheume !... Et tous une autotompile !



Je suppose, professeur, que vous ne nerez pas la faillite de vos procédés de policier amateur ! La piste est maintenant brouillée. C'est d'autant plus ennuyeux que nous venons précisément d'apprendre que Orlis était le chef de cette insaisissable bande de trafiquants de devises et de stupéfiants, que nous pourchassons en vain depuis si longtemps. Aussi bien ne vous étonnez-vous pas si la police reprend, dès maintenant, ses méthodes à elle, moins subtiles que les vôtres, peut-être, mais plus efficaces !...



Je vous comprends, commissaire... les faits sont contre moi, et cependant je n'en persiste pas moins à croire que je réussirai tôt ou tard à triompher de ce gredin et de sa bande... Mais la lutte sera chaude et la besogne rude pour un homme seul...

Alors ?...



Alors je vais de ce pas faire appel à mon vieux compagnon d'armes, le capitaine Blake et, By Jove ! Nous verrons bien qui aura le dernier mot !



Pravo ! Pravo ! Voilà des paroles viriles et bien tiquées du héros de "L'Espadon" !... Professeur Mortimer, je suis de cœur avec vous !...